

lique, commandant.—Comment ! il a toujours été si réglé dans sa conduite ! pas une plainte contre lui ! Je le croyais protestant. J'allais le faire sergent... Mais... bon-jour, capitaine ; cherchez-en quelque autre dans vos rangs. Souvent on entend les soldats se disant les uns aux autres ; quel est l'officier qui prêche ce soir au meeting ?—C'est le commandant lui-même.—Oh ? peste de son fanatisme. C'est un bigot. Que ne s'est-il fait colporteur de Bibles et prêcheur ambulante ?... Quelque chose de plus beau et de plus intéressant encore, c'est le spectacle des dames évangéliques se formant en comité d'interprètes de la loi, remplissant admirablement l'office de docteurs et de juges, tenant des cours martiales sur une pauvre servante, sur une enfant de l'école qui a enfreint quelque conseil évangélique, appelant devant leur tribunal la tremblante coupable d'un petit acte de désobéissance, lui faisant, en leur présence, raser ignominieusement la tête, la chassant ensuite pieusement et charitablement dans la rue, etc., décidant en dernier ressort des cas de conscience parmi les frères, etc., etc. La très gracieuse et très auguste Victoria, par la miséricorde de Dieu, reine d'Angleterre, et, par la volonté du parlement, chef et pontife suprême de l'Eglise britannique, leur a sans doute communiqué gracieusement l'autorité spirituelle et le glorieux privilège de son infailibilité. Sans cela elles seraient coupables d'une usurpation criminelle. Mais je doute fort qu'en envoyant ses guerriers pour défendre les intérêts de sa couronne, elle leur ait donné, avec la commission militaire, la mission apostolique. Si cela était cependant, le plus tôt qu'elle pourra leur retirer cette mission et leur interdire le rôle ridicule de prêcheurs, de harangueurs en matière de controverse, sera le mieux. Le soldat en sera plus tranquille et meilleur, car il sera moins hypocrite. Certains officiers aussi, dont les journaux de l'Inde plaisaient de temps en temps et avec raison, tournant leurs pensées vers les devoirs de leur position, auront le loisir d'acquiescer à l'habileté qui leur manque. L'évêque anglican de Calcutta, dans son examen de conscience sur les causes qui arrêtent les progrès de la foi des 39 articles, et paraissent creuser la ruine du plus brillant établissement des communions protestantes, lance ça et là ses plaintes et ses accusations. Catholiques, anglo-catholiques, dissidents de toutes les couleurs, chacun à son tour est sujet de quelque lamentation nouvelle. Dernièrement ce sont les Baptistes qui ont été passés en revue. Ils ont été dénoncés au public comme des faiseurs d'hypocrites dans la personne des prosélytes ; ils ont été accusés de fomenter la désunion et le trouble dans la famille chrétienne. Le gant ainsi lancé a été ramassé par un des prêcheurs baptistes. Lui, à son tour, accuse les ministres de la secte anglicane d'être les auteurs du désordre, des dissensions anti-chrétiennes. Il appuie ses assertions sur des faits récents ; il prouve très-bien, par des arguments *ad hominem* que ces ministres si zélés, si sages, si pacifiques, ne convertissent pas une seule âme, mais ne font que quelques hypocrites sans conviction réelle ; qu'ils attirent par l'appât de l'argent et des places, quelques âmes faibles qui, sans changer leur symbole et leur croyance intérieure de Baptistes, souscrivent volontiers tous ces articles qu'on leur présente pour être investis des décorations et des places lucratives que leur offre un établissement plus favorisé des trésors de la terre. Il a parfaitement raison. De tous côtés on en voit les preuves vivantes. Mais les pauvres sectaires, qu'ils soient donc de bonne foi, en interrogeant l'histoire de leurs actes passés et présents. Qu'ont-ils fait tous tant qu'ils sont ? anglicans, calvinistes, luthériens, méthodistes, anabaptistes, etc. ? Que font-ils donc dans l'Inde depuis qu'ils y sont ? qu'ont-ils fait ? que font-ils ailleurs ? dans les îles de l'Océanie, en Afrique, etc. ? Les voit-on s'appliquer à la conversion des idolâtres, des sauvages ? Presque jamais. C'est toujours vers les catholiques qu'ils dirigent leurs démarches.

C'est sur le terrain catholique qu'ils tendent leurs filets imposteurs, cherchant à surprendre quelque âme faible et imprudente, ou plutôt ramassant ça et là les membres pourris et gangrenés que la véritable Eglise rejette de son sein. Ils veulent absolument remplir le vide de leurs temples. Mais comme ni la force de leurs arguments, ni l'étalage de leurs sermons imprimés, ni la solidité de leur doctrine, ni la beauté de leur discipline ne peuvent satisfaire la conscience et porter la conviction dans un cœur qui réfléchit et compare sans préjugés, ils ont recours à ces moyens vils qu'ils savent par expérience être irrésistibles aux âmes vénales. Ils paient, ils obtiennent, non pas la croyance réelle de leur victime, mais seulement son adhésion temporaire à la forme établie de la religion qu'on lui impose. Protestants à l'extérieur et en apparence, les malheureux ainsi entraînés, demeurent catholiques dans leur cœur. Ils ne cessent de l'avouer à l'ami qui les interroge. Qu'il avait raison le docteur de l'Eglise anglicane ! de dire que l'Eglise protestante n'est que le réceptacle où le Pape rejette les mauvaises herbes qu'il fait enlever du jardin de la catholicité.

LE GRAND BÉ,

OU LE TOMBEAU DE M. DE CHATEAUBRIAND.

En attendant les 3e et 4e volumes de l'*Histoire du Tableau et de l'Univers*, qui doivent paraître chez MM. Gaume, rue du Pot-de-fer, M. Poussielgue-Rusand, rue Hautefeuille, no 9, va publier un autre ouvrage de M. Daniélo ayant pour titre : *les Mœurs chrétiennes, au moyen-âge*. Le fond de cet ouvrage est traduit de l'anglais. Le traducteur, par ses modifications, ses notes, ses additions et surtout par son introduction où il nous représente sous un jour tout nouveau le moyen-âge, sa féodalité, ses monastères, ses monumens, ses idées, sa sorcellerie et surtout l'origine si curieuse, si ignorée de la chevalerie, en a fait un ouvrage presque neuf et en quelque sorte original.

Cette nouvelle manière d'envisager le moyen-âge et ses institutions contre-dit bien des historiens ; elle n'en est pas moins très-curieuse et très propre à agiter la science et à remuer les idées.

Aujourd'hui, nous reproduisons une note, que M. Daniélo rattache à un passage de M. Chateaubriand cité dans l'ouvrage qu'il traduit et où il fait la description d'un monument qui sera célèbre. Dans le passage en question, extrait des *Martyrs*, M. de Chateaubriand dit que de tous les lieux qu'il a visités que c'est à Rome qu'il aimerait mieux mourir :

“Ayant en l'honneur, ajoute M. Daniélo, de présenter à M. de Chateaubriand Mgr. Bartholomeo Pacea, ahlégat du Saint-Siège, chargé d'apporter la barrette de cardinal à Mgr. de Latour-d'Auvergne, et M. l'abbé de Luca, rédacteur et fondateur du savant recueil italien, intitulé : *Annali di Scienze Religiose*, j'ai entendu l'illustre vicomte répéter les mêmes paroles qui sont citées ici : ainsi l'homme des *Mémoires* est le même que celui des *Martyrs*. Etant ambassadeur à Rome, il avait même, ajoutait-il, l'intention d'y acheter un petit palais et de se ménager à Saint-Onuphre une cellule où il se serait retiré en sortant des affaires : “Un dernier bonheur, charme suprême pour lui, c'eût été d'y mourir religieux.”

Rien que ces intentions et que ces paroles sont déjà un grand honneur pour le couvent de Saint-Onuphre, et c'eût été certes un spectacle assez beau que de voir l'auteur, je veux même dire le chantre du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*, descendre des honneurs et venir méditer et prier, avant de mourir, dans le même lieu où n'arriva le Tasse que pour expirer au sein des angoisses ; c'eût été le rendez-vous dernier de deux existences brillantes et bien agitées : celle du Français plus brillante encore que celle du pauvre Italien, mais celle de l'Italien plus profondément douloureuse que celle du Français. Ces deux grandes ombres se rencontrant sous ces voûtes eussent eu bien des choses à se dire et se fussent peut-être doucement consolées de l'inclémence du sort et de la grossière iniquité des hommes.

Mais non ; à moins que ses desseins ne changent encore une fois l'ordre de ses volontés, M. de Chateaubriand n'ira point chercher la paix de ses vieux jours et attendre l'aurore des jours éternels au sein du cloître de Saint-Onuphre : jeune encore par ses idées, par son style et son énergie, il vivra en France et à Paris ; il y vivra, et puis enfin, quand arrivera le grand sommeil, il ira le dormir, non pas dans sa presqu'île natale, mais dans ses mers, mais dans cette partie de l'Atlantique qu'on appelle la Manche et qui est si terrible par ses écueils et par ses flots. Les vivans et les navigateurs la redoutent mais les morts peuvent l'aimer, car ils y sont nombreux, car les cloches de Jersey, c'est-à-dire le vent de Galerne, cette bise aiguë du nord-ouest, ce turbulent esprit de la tempête, ce persécuteur de l'Océan, y fait toujours entendre son glas de mort et ses râlemens d'angoisse que l'on dirait souterrains, s'ils ne bouleversaient pas le ciel aussi bien que les mers, et ne frappaient pas aux tours aussi bien qu'aux écueils.

C'est sur ces mêmes côtes que se trouve la baie des Trépassés ; sur toute cette mer enfin règne comme un congrès funèbre des nations et des siècles divers qui, depuis les Phéniciens, les Druides, les fils d'Ossian, les Romains, les Saxons, les Normands, jusqu'aux Américains, aux Français et aux Anglais de nos jours, s'y sont perdus dans de tristes naufrages.

C'est sur cette mer que M. de Chateaubriand doit reposer un jour. J'y ai vu sa simple tombe, déjà béante et taillée dans le granit du grand Bé. Le Grand-Bé est un rocher qui s'élève dans la Manche, au nord et auprès de cette ville de Saint-Malo où naquit le grand homme, et d'où il fut porté dans ses langes à Combourg. On parle d'enfermer ce rocher dans les murs de la ville, qui sont délabrés de ce côté et que l'on répare en ce moment. Ce travail sera grand et difficile, car le Grand-Bé est à une distance assez forte des remparts actuels ; mais aussi ce beau projet s'effectuant, Saint-Malo en sera considérablement augmenté, et aura dans son enceinte les débris de son grand citoyen.

Maintenant le Grand-Bé, distant de plusieurs portées de fusil de Saint-Malo, est isolé au milieu des vagues qui dansent sans cesse entre la ville et lui, et qui secouent fortement la barque du voyageur dont la précoce curiosité le vient voir avant ses jours de gloire, et lui demander où donc il pourra mettre ce grand génie de la France ? Là, vous dit le batelier, et il vous montre une tombe taillée dans le roc, et à côté d'elle une petite croix qui attend, et qui répand, à l'avance, une auguste influence en ces lieux.

C'est avec un vif intérêt que l'on découvre le Grand-Bé, du haut des remparts de Saint-Malo ; c'est avec un intérêt plus vif encore que l'on s'en approche, dans sa barque oscillante ; c'est aussi avec un religieux recueillement que déjà même on le quitte, qu'on s'en éloigne, et qu'on le laisse seul sous la brume, en proie aux vents et en butte à la lame qui lui vient, de plein fouet, du large et des rivages orageux de l'Angleterre. Regardez au delà, ce n'est plus que la mer ; que la mer dure et profondément sillonnée plus encore par sa propre violence que par les vents et les vaisseaux qui y passent à tire d'aile ; puis au delà de cette mer inhospitalière, inclémence, ce n'est plus la patrie, c'est l'Angleterre, l'Angleterre souvent inhospitalière et inclémence comme elle, souvent ennemie de la France, et faisant sentir sa haine puissante à la pauvre Armorique.

Et cependant ce sera là, ce sera donc là que vous dormirez, noble chantre des *Martyrs* ! Ce ne sont plus les eaux bleues de la Méditerranée, les douces rives du Bosphore, les grands bois de l'Amérique et les flots phosphorescens de l'équateur ; ce ne seront plus les astres larges et purs du pôle austral ; ce ne sera plus la sérénité des nuits attiques que vous saviez si bien admirer et décrire, quand votre instinct voyageur vous menait au sud et à l'orient du